

Des choix et des couleurs...

Le Choix de Sophie, de William Styron, traduit de l'américain par Maurice Rambaud, Paris, Gallimard, 1981, 634 pages.

Marie José Thériault

Volume 23, Number 5 (137), September–October 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29973ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thériault, M. J. (1981). Review of [Des choix et des couleurs... / *Le Choix de Sophie*, de William Styron, traduit de l'américain par Maurice Rambaud, Paris, Gallimard, 1981, 634 pages.] *Liberté*, 23(5), 85–88.

Des choix et des couleurs . . .

MARIE JOSÉ THÉRIAULT

Le Choix de Sophie, de William Styron,
traduit de l'américain par Maurice Rambaud,
Paris, Gallimard, 1981, 634 pages.

Ontignano, 24 juin 1981

Très cher,

C'est ici le lieu désiré pour voir passer les saisons et les âges, sous un ciel si particulier qu'en pâlisent tous les autres ; à deux pas d'une cité dont la noble physionomie comporte un je-ne-sais-quoi d'évasif, de mouvant, qui tient peut-être à la fierté discrète de ses venelles comme de ses palais, peut-être seulement à la lumière dorée qui tout ensemble la dévoile et la dissimule. Le parfum du thym encore jeunot m'assaille les narines, tandis qu'un colibri brasille dans le soleil, glisse, plonge, reste enfin suspendu — immobile, on jurerait — au-dessus des géraniums roses. Pas très loin derrière, dans une maison basse enfouie sous une charmille, une enfant (qui ressemble en tous points aux Vierges siennoises) chante *Con che soavità Labbra odorate E vi bacio E v'ascolto*, et ses accents parviennent jusqu'au jardin où je me trouve. Il n'y a, si prenante musique mise à part, ni son, ni mouvement, ni brise. J'essaie un peu de voir et d'entendre au-delà, de vous imaginer dans votre ville badigeonnée de terne et de glacial,

mais ne puis comprendre que ceci : ce pays qui vous irait comme un gant ; cette voix anachronique, parfait objet de séduction ; cette matinée qui projette l'âme dans le ravissement et présage une journée torride remplie de rutilances . . . Seulement cela . . . et c'est extraordinaire.

Je me laisse parfois distraire : la nuit. Lisant pêle-mêle au gré de ma fantaisie un florilège désuet, ou le fabuleux *Dictionnaire de la marine à voile* de Monsieur le baron de Bonnefoux et Monsieur le capitaine de vaisseau Pâris, ou bien encore ce que l'on dit de G.G. de Clérambault et de sa passion du drapé (je vous en parlerai, mais à l'oreille . . .). J'ai récemment dévoré *A che punto è la notte ? (la Nuit du Grand Boss)*, si délicieusement italien dans tout ce que cela suppose de débridé et d'hilarant — mais vous le savez ; c'est vous-même qui m'avez conseillé cette lecture. Et puis ? Ah, oui . . . ! bien sûr : le prodigieux récit de Styron-le-Magnifique, bouleversant de terreur et de compassion. Je parle, c'est clair, de *le Choix de Sophie*, ce texte largement autobiographique où l'on suit Stingo, le narrateur-romancier, Sophie, Polonaise catholique rescapée d'Auschwitz, son amant schizophrène Nathan, jusqu'au fond du gouffre, jusqu'au fond d'une abominable géhenne que rien ne peut empêcher, car presque tout, dans ce roman, conduit inéluctablement à la détresse, à la ruine, à la mort.

Très cher, quand vous lirez ce livre, ne vous laissez pas leurrer par l'apparence trompeuse des premières pages, le ton fausement comique du récit, lorsque Stingo relate son expérience des milieux de l'édition. Outre qu'il n'y a rien là de vraiment drôle (je vous en donne ma parole . . .), la situation du narrateur dans un contexte un peu débile et proprement médiocre, le marasme et l'ennui où l'entraîne un métier nécessaire mais étioquant, paraissent dérisoires dès qu'on doit les comparer au mal épouvantable qui ronge Sophie, à la maladie non moins grave qui gruge Nathan.

Victime d'un destin terrible, Sophie est réellement « inconsolable ». Je veux dire, tout apaisement restera à jamais futile, une distraction. On ne se console pas de l'enfer. Auschwitz, l'*annus mundi*, l'horreur nazie, ces « hommes » pourtant, atteints du Mal comme de quelque affection épidémique, ces « hommes » encore, dotés du génie de la barbarie raffinée, qui frappaient (passez-moi cette citation du Léonard qui peut sembler mal à

propos ou ironique), qui frappaient, dis-je, « l'ennemi de terreur à son grand dommage et confusion ». Et ce « choix » ignoble, inhumain, que Sophie devra faire et qui englobe toutes les atrocités que l'humanité, dans son intelligence, aura pu imaginer au cours de son histoire. Ce choix, Sophie le masque par des mensonges tout au long du récit, ou mieux, par une adaptation, un remaniement répété de son passé, dans une vaine tentative pour échapper à l'image effroyable qui la poursuit et au remords. Remords d'avoir collaboré passivement en obéissant à un père antisémite ; remords aussi d'avoir survécu au carnage ; remords, surtout, d'avoir fait LE CHOIX. Elle trouve un oubli provisoire auprès de Nathan — le pur, épris de justice, à la fois généreux et cruel, capable des pires contradictions et d'ardentes méchancetés — dans une relation sado-masochiste où tous deux s'autodétruisent.

Stingo, lui, jeune écrivain en mal de gloire, dévoile parallèlement au lecteur les débuts contraignants de sa vie sentimentale. Ces pages fort explicites agissent comme des pauses dans un récit d'une rare densité où l'accumulation des horreurs deviendrait vite insoutenable sans ces quelques répits judicieusement ménagés. Mais, toute frivolité mise à part, l'affection profonde que Stingo voue à Sophie et Nathan, l'amour même qui le lie à eux par une force occulte, toute la compassion du monde ne peuvent rien contre l'inévitable : Sophie et Nathan meurent. Victimes. Bourreaux. Bêtes sacrifiées. Destin. Unique issue. Quoi encore ? Disait un écrivain (j'ai oublié lequel) : « La mort n'est pas *au-dessus* de nos forces, elle est la graduation au bord d'un récipient : nous sommes *pleins* quand nous l'atteignons. »

Que valent mes paysages devant si grand désordre ? Les ors toscans ternissent-ils dans tant de noirceur ? Que faisait Stingo ce jour précis de 43, quand Sophie débarquait du train à Auschwitz ? Tenez-vous à savoir, très cher, qu'il bouffait paisiblement des bananes quelque part dans son Sud profond ? N'est-ce pas qu'il pâlit, tout à coup, ce « Sud profond » ? Que sa grandeur tragique se dégonfle comme un ballon ? Et vous, que faisiez-vous ? Et moi ?

Je répète : que valent mes paysages devant si grand désordre ? Nous ne sommes, vous et moi, ni victimes, ni bourreaux, ni témoins, nous ne sommes que de misérables survivants. C'est là

notre petit drame personnel ; à nous de le traîner jusqu'à la tombe. Mais c'est un si petit drame pour nous . . . si petit . . . si petit que nous l'oublions sans peine devant les collines joyeuses du Val di Pesa ; devant les chatoiements de lumière et d'ombre sur les raisins bleus du Chianti ; par la magie de cette voix d'enfant qui naît par-delà l'olivieraie . . . Je vous l'ai dit tout à l'heure : j'essaie un peu de voir et d'entendre autre chose. Mais il persiste, ce pays cuivré. Il persiste. Il masque. Il ment. Il gagne.

Nous n'avons pas, je crois, assez souffert.

Venez . . . L'été est jeune, et vous me manquez. Je mettrai au frais un blanc sec d'Orvieto. Et nous disputerons de tout cela . . .

Marie José

P.S. . . . d'autant plus que je ne vous ai guère dit — n'est-ce pas ? — ce que je pense de ce bouquin monumental . . .